TOUT EST CHAOS

La civilisation des Tchechs s'est établie au large de l'île de Zembra, en Tunisie, il y a 7000 ans. Engloutie sous les eaux, elle est aujourd'hui redécouverte grâce au travail de la mission archéologique LIXE. De part et d'autre de la Méditerranée, des archéologues mettent au jour des vestiges de ce peuple queer et nomade.

En 2021, une exceptionnelle sépulture a ainsi été révélée au large des côtes du cap Bon, à 50 km du port de la Goulette à Tunis. 801 bouteilles contenant des papiers, des objets et des éléments organiques ont été rejetées à la mer, puis réunies dans une construction circulaire qui rappelle les bazinas à degrés d'Afrique du Nord, afin de commémorer la mémoire d'amant.e.s noyé.e.s. À ce jour, ce site constitue le plus ancien monument rituel dédié à ces disparu.e.s entre les deux rives.

Les fouilles se poursuivent et c'est désormais sur le littoral languedocien que des témoignages matériels de cette civilisation apparaissent. De Palavas à Sète, de nouveaux vestiges racontent ces corps qui chantent encore sous la mer et dont la mémoire se transmet, depuis des millénaires, de génération en génération. Dans la région, un ensemble de vestiges témoignent des pratiques rituelles de la civilisation des Tchechs autour de la poésie, du jeu, de la mort.



Sépulture aux noyés.es, 2021 © Marc Domage



SITE ARCHÉOLOGIQUE
LATTARA
MUSÉE HENRI PRADES
Montpellier 3M

TOUT EST CHAOS

AÏCHA SNOUSSI

EXPOSITION À LATTES
DU 19 NOVEMBRE 2022
AU 3 AVRIL 2023

Discussion entre
Aïcha Snoussi
et
Diane Dusseaux

directrice du site archéologique Lattara - musée Henri Prades

MO.CO.MONTPELLIER CONTEMPORAIN

Montpellier Méditerranée Métropole

Discussion entre Aïcha Snoussi et Diane Dusseaux, directrice du Site archéologique Lattara – musée Henri Prades

Dans la lignée de tes précédentes expositions (MO.CO Montpellier Contemporain, fondation Zinsou au Bénin, Palais de Tokyo à Paris), Tout est chaos parle d'une civilisation engloutie, dont l'histoire ne nous aurait pas laissé de traces. Comment est née cette passion pour une Atlantide imaginaire ?

Tout est chaos fait partie d'un cycle d'expositions autour des traces retrouvées d'une civilisation nomade, queer et africaine, celle des Tchechs. Il s'agit d'une fiction archéologique développée depuis quelques années et qui prend forme par le dessin, des collections d'objets, des installations. La *Sépulture aux noyé.e.s*, présentée au MO.CO lors de l'exposition *Cosmogonies*, est un des premiers vestiges, celui d'un ancien site rituel à la mémoire des disparu.es en mer.

Les origines de ce projet remontent probablement à l'enfance et à une obsession autour de collections de flacons, de pierres, de coquillages et d'un ensemble d'objets singuliers. Je me suis reconnectée à ces premiers gestes d'inventaire par la découverte d'un lot de vieux cahiers d'écoliers en 2016, dans une rue de Tunis.Ces séries de cahiers ont formé par la suite une encyclopédie fictive - Le livre des anomalies / كتاب الشذوذ qui se décline à l'infini. C'est un peu par-là que les liens entre dessin, fiction et vestiges d'une civilisation disparue ont commencé à se ficeler. Cela vient aussi d'une approche archéologique du dessin, c'est-à-dire un rapport au monde par ses profondeurs. D'abord dans la forme, par des méthodologies en creux, celles des entailles, des excavations et des coupes anatomiques, mais aussi par des incisions dans les récits de l'histoire. La fiction est pour moi un outil, comme le calame ou la lame avec le papier, qui ouvre des brèches dans l'histoire telle qu'elle est transmise et se glisse dans ses angles morts. Dans ces béances, mille histoires ont été effacées, rendues invisibles ou englouties comme celles des récits queers, des migrations, des exils et des traversées.

fouilles actuelles qui ont lieu dans la région, cela permet aussi de faire des ponts avec la fiction : j'ai appris la découverte récente de souches d'arbres au large de Palavas, qui témoigne de l'existence d'une forêt ancienne sous la mer. Ces vestiges font directement écho à ceux d'une civilisation engloutie et tissent des liens denses entre l'archéologie et l'art contemporain. Ces parallèles permettent alors de soulever des réflexions autour des crises climatiques dans l'histoire de l'humanité et plongent la fiction dans d'autres dimensions : cette civilisation engloutie pourrait être une réminiscence de la nôtre.



Lalyla remains, 2022 © Marc Domage

Une couleur est récurrente dans tes œuvres, ce bleu-vert que tu appelles « vermanie ». Que représente-t-elle pour toi ?
C’est une couleur qui me fascine depuis très longtemps, j’avais déjà plusieurs objets bleu-vert que je collectionnais. En les réunissant ensemble un jour, j’ai eu cette sensation particulière que chaque objet perdait de son utilité pour raconter une nouvelle histoire. Cette couleur s’est transformée en substance, une forme d’aquosité souterraine qui serait emblématique de la civilisation. Jamais totalement bleue ni totalement verte, c’est une couleur qui a quelque chose d’insaisissable et de majestueux. C’est aussi celle de l’oxydation du cuivre, le symbole du temps qui passe sur les choses, de ce qui a vécu. Certains insectes portent cette couleur, des oiseaux aussi, le paon, des papillons, des mouches, des scarabées, des libellules, des oies, ma grand-mère. On retrouve cette substance dans les collections d’objets, mais aussi dans certains éléments comme les ruines d’une vieille affiche de cinéma où Layla et Abdel Halim Hafedh fusionnent dans ce visage androgyne en morceaux. Dans la fiction, les Tchechs ont un culte autour de la mer, celle qui attire et celle qui noie. Cette substance vermanie devient alors symbole de la puissance de l’eau, celle du voyage, de la dérive, de l’exil et des secrets cachés dans les profondeurs.

Les termes d’archéologie ou d’archéologue sont souvent employés pour qualifier ta démarche artistique. C’est pourtant la première fois que tu es invitée à exposer au sein d’un musée archéologique. Que retiendras-tu de cette expérience ?
C’était une expérience très enrichissante. C’est la première fois que je rencontre une équipe qui travaille sur le terrain, entourée d’objets qui ont traversé le temps. J’ai pu découvrir à la fois la manière dont l’histoire s’assemble tesson par tesson et se raconte, mais j’ai aussi pu avoir accès à des méthodologies d’étude d’ossements humains par exemple, ainsi qu’au langage scientifique propre à l’archéologie, et que j’ai hâte de manipuler, comme un nouvel outil. Que Lattara ait été un port entouré du Lez ancre davantage la fiction dans la réalité puisque ce lieu aurait pu constituer un des nombreux passages de la civilisation. En croisant les



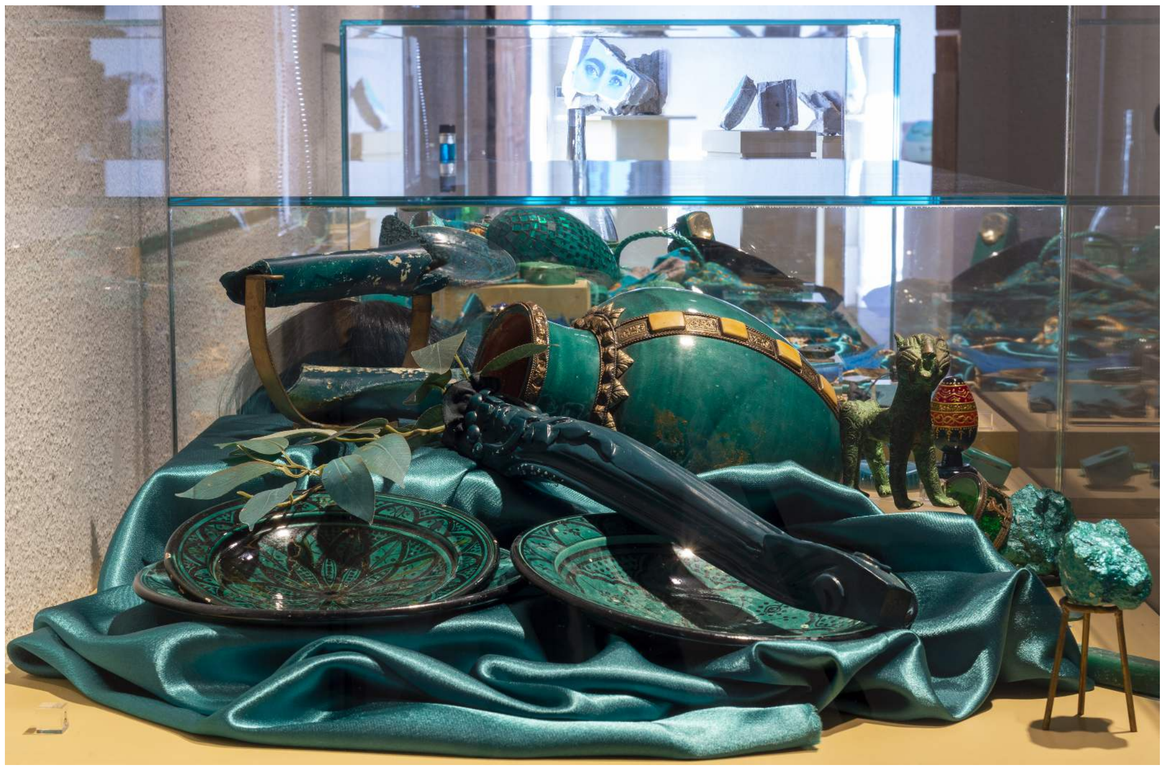
L'anti-savoir, 2022 © Marc Domage

La pratique de l’écriture joue un rôle très fort dans ton travail, à la fois par la création de récits, de fictions archéologiques, mais également par le recours quasi-omniprésent au dessin. Avec cette exposition, tu pousses encore plus loin le processus narratif en t’appropriant les codes muséographiques propres à la discipline archéologique. Comment en es-tu arrivée à imaginer cette proposition ?
La question du lieu est très importante pour moi, c’est pour cela que ma pratique du dessin et de la fiction se développe dans des installations immersives, c'est-à-dire en se propageant dans l’espace, en habitant les lieux poétiquement. L’exercice ici a été particulier, le musée est déjà chargé d’histoires et d’objets, à l’inverse de lieux d’art contemporain plus ou moins neutres. En me plongeant dans les collections du musée et leur scénographie, je me suis rendue compte que j’avais là une chance de faire dialoguer les disciplines et d’inscrire mon travail dans une nouvelle dimension. C’est comme ça qu’est venue l’idée d’infiltration dans le musée par un jeu de répliques muséographiques. J’ai alors

répertorié les différentes méthodes de présentation des vestiges : vitrines, socles numérotations, mises en scènes et archéologie expérimentale. À partir de là, je me suis beaucoup amusée à faire l'inverse de ce que je fais d'habitude, c'est-à-dire agencer, organiser, cadrer et classifier comme un faussaire. Cette approche m'a permis de pousser une réflexion autour de l'autorité scientifique et de ses dispositifs de présentation : à partir du moment où un objet est scellé sous vitrine, numéroté, daté, historiographié, il impose un récit dont on peut difficilement remettre en question l'objectivité et la véracité. L'exercice de se faufiler dans l'histoire est intimement lié à ma pratique du dessin, qui détourne les codes d'une forme de savoir construite par la classification et la hiérarchie. De la même manière, les écritures qu'on retrouve sur les rouleaux, les cahiers, gravés dans l'os ou sur le babyfoot, s'inspirent d'alphabets anciens chamito-sémitiques mais sont volontairement indéchiffrables. Les inscriptions se mélangent et les textes ne cherchent pas à être traduits. Ces assemblages sont précisément là pour raconter autre chose, former un nouveau langage.

Ton travail est traversé d'une profonde réflexion sur la mémoire, les dispositifs de transmission de celle-ci, avec un intérêt particulier pour les marges de l'histoire sociétale. Est-ce également un moyen pour toi de dédier un espace d'expression à une culture queer - c'est-à-dire des identités de genre et de sexualités non hétéro-normatives - dont tu te revendiques ?

En grandissant en tant que queer, on fait face à une non visibilité de nos vécus, une forme de cécité de l'histoire. Cela ne veut pas dire que des identités queers, trans ou non-binaires n'ont pas existé, mais plutôt que la « grande histoire » telle qu'elle est enseignée les relègue dans ses coins d'ombres. La binarité et l'hétéro-normativité sont les vecteurs et les piliers d'une société patriarcale, à laquelle toute forme d'altérité constitue une forme de menace à réprimer. Mais lorsque l'on regarde un peu plus en marge de ces discours, des formes plurielles de genre et de sexualités ont toujours existé, en particulier dans le monde non-occidental. Des divinités babyloniennes comme Tiamat, ou Al-Tharifat et Moussajilet, ces femmes masculines-lesbiennes des anciennes cités arabes, en passant par la figure du khawal en Égypte ou à la reconnaissance de plusieurs genres en Indonésie et dans les cultures amérindiennes. Ici, la fiction des Tchechs se glisse dans ces zones invisibles de l'histoire, en questionnant ses méthodes d'écriture et de transmission. Si l'histoire est située, c'est-à-dire écrite et relatée par des corps qui en ont dominé d'autres, alors il y a des mondes et des mondes ensevelis entre deux pages. La question de la mémoire est au centre de ce travail, c'est une manière de témoigner de réalités en racontant l'histoire d'ancêtres imaginaires. Il y a aussi une dimension plus large, à partir de cette histoire queer, c'est une fenêtre sur nos traces en tant qu'espèce humaine. Au contact de ces objets, de ces ossements et de ces restes de vécus, c'est un miroir sur l'évanescence, la disparition, et toutes les histoires qui tapissent déjà le fond des mers.



Vermanie collection, (détail) © Marc Domage